

Prologue

Il y a des matins où la terre semble retenir son souffle.

Ce matin-là, dans cette région reculée d'Auvergne où les volcans dormaient depuis des siècles, frère Anselm le sentit dès qu'il franchit le seuil de l'abbaye. L'air était trop calme. Les oiseaux s'étaient tus. Au loin, le Puy de Sancy dressait sa ligne sombre contre le ciel pâle, et les puys endormis déroulaient leurs courbes douces sur une terre de pierre noire et poreuse.

Anselm était moine depuis plus de vingt ans. Botaniste par vocation, gardien officieux de cette portion de forêt, il connaissait chaque sentier menant à la source de Sainte-Sève comme il connaissait ses prières. Mais ce matin, le chemin lui parut différent. Une pression invisible pesait sur les arbres — une énergie qui ne venait pas du ciel, mais de sous ses pieds. Elle le poussait, guidait ses pas, rendait ses foulées étrangement légères.

Il se laissa conduire jusqu'à la source.

L'eau jaillissait toujours de la roche noire, pure et glacée, formant cette mare immaculée que nul n'avait jamais vue tarir. Rien ne semblait avoir changé. Et pourtant, au centre d'un lit de mousse vert émeraude, là où l'herbe restait verte même au cœur de l'hiver, quelque chose reposait.

Un nouveau-né.

Anselm en laissa tomber son bâton. L'enfant dormait, nu, sans le moindre vêtement, sans la moindre marque. Aucune trace de pas dans l'herbe. Aucun cri de mère au loin. Le silence était total, comme si la forêt elle-même montait la garde autour de son secret.

Il s'agenouilla et prit l'enfant contre lui. Il était chaud — anormalement chaud, dans la fraîcheur du petit matin. Anselm attendit. De longues minutes, puis des heures. Personne ne vint.

Quand il se résolut enfin à fouiller la clairière, ses doigts rencontrèrent autre chose que la terre humide, près de l'endroit où l'enfant avait reposé : un petit livre, à la couverture de cuir incroyablement ancienne et pourtant intacte. Il en souleva le rabat. Ni latin, ni aucune écriture qu'il connût — seulement des lignes brisées et des cercles entrelacés. Un frisson lui remonta la nuque, sans qu'il pût dire s'il venait du froid, ou de tout autre chose.

Il regarda l'enfant. Puis le livre. Et une certitude diffuse s'imposa à lui : ces deux mystères n'en faisaient qu'un.

Alors, au lieu de le brandir comme une preuve, il glissa l'ouvrage dans les replis de sa robe, contre sa poitrine. Il l'étudierait seul. En silence. Avant d'en parler à quiconque — même à Mère Iphigénie.

Le soleil était haut lorsqu'il regagna l'abbaye, l'enfant serré sous sa cape.

Dans le bureau de la Mère Supérieure, les vitraux filtraient une lumière froide. Iphigénie ne broncha pas en le voyant entrer, chargé de son fardeau. Ses yeux d'un bleu acier se posèrent sur le visage du nourrisson, et Anselm crut y voir passer une lueur. Une reconnaissance. Ou une crainte, aussitôt étouffée.

— D'où vient-il ? demanda-t-elle.

Pour la première fois en vingt ans, Anselm entendit sa voix se tendre.

— De nulle part, Mère. La clairière était vide. Pas de traces. Il était là, simplement. Comme si...

— Comme s'il était né de la terre elle-même, acheva-t-elle.

Elle posa une main osseuse sur le front de l'enfant. Un contact bref. Puis elle recula, et un silence lourd se referma sur eux.

— Nous l'élèverons ici. Dans le secret. Jusqu'à ce que nous sachions qui il est réellement.

Au-dehors, très loin sous la terre, quelque chose remua — puis se rendormit.

Chapitre 1 : L'enfant de la Terre

Le vent d'hiver hurlait contre les vitraux étroits de la bibliothèque, mais Mathias ne l'entendait plus depuis longtemps.

Penché sur un lourd traité d'alchimie, il suivait du doigt les contours d'un schéma compliqué, là où la matière rencontrait le feu. La bougie avait fondu de moitié. Ses mains étaient tachées d'encre et de poussière de parchemin, et il ne s'en souciait pas. Quelque part dans ces vieux volumes — entre le latin des Pères et les langues qu'on avait oubliées — se cachait peut-être la seule réponse qui comptait vraiment pour lui : d'où il venait.

Il ne l'avouait à personne. Mais c'était pour cela qu'il lisait, nuit après nuit.

Il n'entendit pas le léger frottement d'étoffe derrière lui. Ce ne fut qu'au contact d'une coupelle d'eau fraîche, posée sur le chêne du pupitre, qu'il sursauta.

— Mère Iphigénie dit que l'étude nourrit l'âme, chuchota une voix. Mais elle oublie souvent de nourrir le corps.

Faustine se tenait près de lui, un quignon de pain à la main, ce sourire doux et taquin sur les lèvres — celui qui n'appartenait qu'à elle. Elle jeta un regard curieux par-dessus son épaule, vers les symboles et les constellations qui couvraient le parchemin, et fronça légèrement le nez, comme chaque fois que quelque chose l'intriguait.

— Tu vas abîmer la lumière de tes yeux, à lire ces vieux grimoires sans âge.

Mathias releva la tête. Et, comme toujours, Faustine ne détourna pas le regard.

C'était un détail, et c'était tout. Car les yeux de Mathias n'étaient pas des yeux ordinaires : d'un bleu cristallin, une couleur d'océan incongrue pour un enfant du Massif central, ils étaient cernés d'un anneau doré flamboyant, une ligne d'or si pure qu'elle semblait avoir été chauffée à blanc et coulée à même l'iris. Les frères, eux, baissaient toujours les yeux devant cette marque. Pas Faustine. Jamais. Depuis l'enfance, elle le regardait comme on regarde un ami, et rien d'autre.

Il referma doucement le manuscrit. La concentration fiévreuse qui le dévorait un instant plus tôt retomba d'un coup. Près d'elle, les mystères du monde antique lui paraissaient soudain moins pressants.

— Merci, dit-il simplement.

Elle haussa les épaules, ramassa la coupelle vide de la veille, et s'en alla dans un froissement de robe, le laissant à sa bougie et au vent.

Mathias resta un moment immobile, le pain tiède entre les mains.

Toute l'abbaye connaissait son histoire — ou du moins, celle qu'on racontait.

Seize ans plus tôt, frère Anselm l'avait trouvé un matin près de la source sacrée, déposé dans la mousse, sans un mot, sans une trace. La version officielle parlait d'une mère désespérée venue d'un village en aval. Personne n'y avait jamais cru tout à fait. Car le soir de son baptême, lorsque Mère Iphigénie l'avait élevé au-dessus du grand bassin de pierre verte et lui avait donné son nom : *Mathias*, le « don de Dieu » en hébreu ancien ; *Valens*, le « fort » des vieux textes latins, les bougies de la chapelle avaient vacillé toutes ensemble, et un frisson avait parcouru les dalles, comme si les volcans endormis saluaient son entrée dans le monde.

On l'avait élevé dans le secret. Pour des hommes qui avaient renoncé à la paternité, cet enfant tombé du ciel, ou monté de la terre, était devenu une prière d'un genre nouveau. Le menuisier lui avait taillé un berceau dans de vieilles caisses d'archives, le tisserand avait tricoté de minuscules tuniques avec la laine la plus fine, les copistes avaient appris à écrire sans bruit pour ne pas troubler son sommeil.

Mais c'est Anselm qui l'avait vraiment élevé. Le vieux moine en avait fait son ombre, dans les jardins comme dans la forêt. C'est lui qui lui avait appris à nommer les herbes avant même qu'il sache lire, à deviner les saisons dans le vent, à respecter chaque brin d'herbe comme une page d'Écriture.

Mathias se souvenait d'un après-midi de fin d'été, agenouillé près d'un massif de fougères, alors qu'il avait dix ans à peine.

— Regarde bien la racine, avait murmuré Anselm en soulevant une motte de terre noire. Elle ne lutte pas contre la roche. Elle l'épouse. La force ne réside pas toujours dans l'affrontement, mais dans la capacité à s'ancrer là où la chaleur a jadis tout détruit.

À quelques pas, Faustine, arrivée à l'abbaye quelques années après lui, et destinée à devenir novice, courait après un papillon, les genoux tachés de boue, indifférente aux leçons sur la force de la terre. Quand elle avait abandonné sa traque, elle était venue déposer sur les cheveux blonds de Mathias une couronne de fougères tressées. Il avait levé ses yeux dorés. Elle n'avait pas détourné les siens. Déjà.

Les hivers rigoureux et les étés secs s'étaient succédé, et le garçon silencieux des jardins avait grandi à vue d'œil. À seize ans, il dépassait d'une tête la plupart des moines : un mètre quatre-vingt-cinq, des épaules forgées par le bois fendu et l'eau puisée, des cheveux blonds que le soleil éclaircissait l'été. Une silhouette presque noble au milieu des robes sombres.

La grande bibliothèque de Sainte-Sève, cette arche oubliée qui avait absorbé au fil des siècles des volumes que l'Église officielle aurait jugés dangereux, était devenue son second refuge. Ce soir-là, ses doigts tachés d'encre glissèrent avec fébrilité sur les pages parcheminées d'un traité de géomancie. À la lueur de la bougie, il traduisit laborieusement le latin des premiers Pères décrivant la nature vivante du monde. Son index s'arrêta sur l'évocation des Veines du Dragon, ces lignes d'énergie courant sous la croûte terrestre, et sur celle des volcans, dépeints non comme des reliefs morts, mais comme des cœurs battants. Soudain, son souffle se coupa : un passage désignait la source même de Sainte-Sève, celle près de laquelle Anselm l'avait trouvé, comme un Œil de la Terre, un point sacré où la surface touchait le magma dormant.

Le plus troublant venait des légendes régionales. Elles parlaient de gardiens, d'élus marqués d'un signe lumineux, annonçant un lien direct avec les entrailles de la terre. Chaque fois, Mathias reposait le livre, le cœur battant, et croisait son propre reflet dans le cuivre d'un chandelier — cet anneau d'or autour de ses yeux qui ne ressemblait à celui de personne.

Il ne savait pas ce qu'il était. Mais il avait cessé de croire à l'histoire de la mère du village.

Cette nuit-là, en regagnant sa chambre, il s'arrêta dans un couloir désert. Le sol glacé mordait ses pieds nus. Et là, tout au fond, sous la pierre, il le sentit de nouveau. Une pulsation. Légère, profonde, régulière. Comme un cœur.

Mathias resta longtemps immobile, le souffle court. Depuis quelques semaines, cela revenait. Par instants, la terre semblait murmurer.

Il l'ignorait encore, mais les murs de Sainte-Sève ne le retiendraient plus très longtemps.

Chapitre 2 : La fulgurance

Plusieurs mois s'étaient écoulés et l'été avait enveloppé l'abbaye d'une chaleur sèche. Ce soir-là, après le repas, Mathias se dirigea vers la bibliothèque. Sitôt le soleil couché, la poussière et les vieux parchemins lui offraient un sanctuaire silencieux, bien loin de l'écho des prières récitées par les frères.

Une fois entré, il laissa ses yeux balayer les étagères. L'odeur de vieux papier et de cire flottait dans l'air.

Il attrapa l'échelle en bois et grimpa vers les étages supérieurs, là où les livres les plus anciens prenaient la poussière. Ses doigts parcouraient les couvertures de cuir usé. Son œil s'était habitué aux titres en latin, mais alors qu'il retirait un gros livre sur les abeilles, sa main effleura le fond de l'étagère. Quelque chose n'allait pas. Le panneau de bois bougeait légèrement.

Intrigué, Mathias retira les livres d'à côté et glissa ses doigts dans la fente. Avec un petit grincement, une trappe secrète bascula, révélant un trou creusé directement dans la pierre du mur.

À l'intérieur, il n'y avait pas de poussière, ce qui prouvait que quelqu'un venait souvent ici. Il y avait un petit objet, soigneusement enveloppé dans un morceau de tissu clair, le même tissu que les capes des moines. Le cœur battant, Mathias le retira délicatement.

En dépliant le tissu, il découvrit un petit livre. Sa couverture en cuir était incroyablement vieille, mais elle avait été nettoyée et cirée avec soin. Ce n'était pas un simple livre oublié, c'était un trésor caché.

Glissé sous le rabat, un petit morceau de papier récent portait l'écriture appliquée de Frère Anselm. Il n'y avait que ces mots écrits, en lettres tremblantes, comme une mise en garde : « Codex de Sève ».

Mathias eut le souffle coupé. Pourquoi Frère Anselm, qui lui apprenait tout, lui cachait-il ce livre ? L'ouvrage était étonnamment léger. Il savait, par instinct, qu'il tenait entre ses mains quelque chose de très important et de secret.

Il redescendit l'échelle prudemment et s'installa à un bureau en bois près de la fenêtre. Il alluma une bougie. La petite flamme projeta des ombres dansantes sur les murs sombres.

Alors qu'il ouvrait la couverture avec précaution, un léger frottement de tissu attira son attention. Sœur Faustine apparut dans l'allée centrale, une bougie neuve à la main. Dans son habit de jeune religieuse, elle semblait flotter au milieu des ombres.

— Mère Iphigénie se doutait que tu userais ta bougie jusqu'au bout, chuchota-t-elle avec son sourire doux et taquin, en posant la cire fraîche près de lui.

Mathias lui sourit en retour, heureux de la voir. Faustine jeta un regard curieux aux pages du livre, fronçant légèrement le nez face aux dessins incompréhensibles, avant de s'asseoir sans faire de bruit sur un tabouret en face de lui. La tension qui raidissait les épaules de Mathias s'évapora instantanément, et il replongea dans sa lecture, le cœur plus léger.

Mais à sa grande surprise, il n'y avait aucun texte en latin à l'intérieur. Les pages étaient couvertes de formes étranges, de dessins géométriques pointus et de signes qu'il n'avait jamais vus.

Mathias se pencha, plissant les yeux. Le livre était rempli de schémas montrant des étoiles, mélangées à des dessins de nuages épais et de tourbillons de gaz. Certaines images montraient ces nuages de fumée se regrouper pour prendre une forme humaine. Il tenta de comprendre, de trouver une logique, mais c'était impossible. C'était une façon de penser totalement différente de tout ce qu'il avait appris.

Pourtant, plus il fixait ces tourbillons dessinés sur le papier, plus une sensation bizarre l'envahissait. C'était comme si ces dessins lui parlaient, comme s'ils résonnaient avec l'étrange cercle doré qui entourait la pupille de ses yeux.

Soudain, une sensation effrayante frappa Mathias. Ce ne fut pas un bruit, mais une vibration sourde. Un tremblement qui ne venait pas du sol, mais de l'intérieur de son propre corps.

Dehors, le temps se gâta. Un orage violent éclata sur la région. Les nuages cachèrent la lune et l'air devint lourd, chargé d'électricité.

L'air de la bibliothèque devint brusquement glacial. Une vague de tristesse, de colère et de haine venait de le transpercer. Mathias eut l'impression qu'on lui plantait un poignard de glace dans le cœur.

Face à lui, le sourire de Faustine s'effaça.

— Mathias ? murmura-t-elle, la voix tremblante.

Elle se leva d'un bond, renversant presque son tabouret. La température avait chuté si brutalement que chaque souffle de la jeune fille formait un petit nuage de vapeur blanche. Elle voulut tendre la main pour l'aider, mais Mathias était déjà pris de violents tremblements. Ses mains se crispèrent sur le bois du bureau.

La douleur dans sa tête devint insupportable. Mathias perdit connaissance.

Mais au lieu de plonger dans le noir, son esprit fut brutalement aspiré ailleurs. Il savait que son corps physique venait de s'effondrer sur le sol froid de la bibliothèque, mais dans sa tête, c'était comme s'il tombait à toute vitesse dans un trou noir et sans fin. C'était un cauchemar atrocement réaliste.

Il atterrit, dans une immense grotte souterraine. L'air y était brûlant, irrespirable, et sentait le soufre. D'immenses flammes d'un rouge maladif dansaient sur les murs de pierre noire.

Au milieu de cette caverne infernale se dressaient de grandes statues de pierre. Elles formaient un cercle parfait. Mais ce qui glaça le sang de Mathias se trouvait au centre de ce cercle.

Un homme flottait dans le vide. Il était prisonnier, les bras et les jambes écartés, retenu non pas par des cordes, mais par de grosses chaînes faites de lumière bleue très vive, comme des éclairs gelés. Pour l'empêcher de bouger, de grands cercles de lumière traversaient son corps de part en part.

De cet homme enchaîné se dégageait une colère monstrueuse, une noirceur qui donnait la nausée à Mathias.

Puis, lentement, le prisonnier releva la tête.

À travers ce cauchemar, leurs esprits se croisèrent. Mathias regarda le visage de cet homme, et son cœur s'arrêta de battre. Ce visage, déformé par la haine et la souffrance... c'était le sien. C'était comme se regarder dans un miroir maléfique. Il y avait un lien profond, une ressemblance impossible à nier entre eux.

L'homme le vit. Il le reconnut.

Une décharge de rage frappa l'esprit de Mathias. C'était un hurlement silencieux, une colère si grande qu'elle menaçait de rendre Mathias totalement fou.

Aussi brutalement qu'il était parti, l'esprit de Mathias fut rejeté dans son corps. Il rouvrit les yeux sur le sol de la bibliothèque.

Mais le réveil fut pire que le cauchemar. La colère noire qu'il venait de ressentir entra en collision avec l'énergie pure et lumineuse qui dormait en lui depuis sa naissance. C'était comme si une bombe venait d'être amorcée dans sa poitrine. Son corps, incapable de supporter un tel choc, déclencha un mécanisme de défense foudroyant.

Ses yeux, d'ordinaire d'un bleu calme, s'illuminèrent comme deux étoiles. Le petit anneau doré autour de son iris s'agrandit d'un coup, recouvrant tout son regard d'une couleur d'or liquide et brillant.

— Mathias, tes yeux... Mon Dieu ! hurla Faustine, comprenant que l'air crépitait d'un danger mortel.

Mais il était trop tard. Mathias n'avait aucun moyen de contrôler la tempête qui hurlait en lui. Un cri déchirant sortit de sa bouche.

L'explosion fut catastrophique. Une énorme vague de lumière blanche, aveuglante et pure, jaillit de son corps. Le souffle balaya la bibliothèque avec la force d'un ouragan. Les lourds bureaux en chêne massif furent soulevés comme des fétus de paille et fracassés contre les murs.

Des centaines de vieux livres volèrent dans les airs avant d'être instantanément réduits en cendres par la lumière. Le petit livre secret, fut projeté quelque part dans les débris.

Faustine, qui se trouvait à quelques mètres seulement, fut fauchée par le souffle. Elle fut projetée violemment contre une étagère qui vola en éclats sous le choc.

Mais l'explosion ne s'arrêta pas là. Toute cette lumière cherchait à sortir. Elle se transforma en un immense rayon vertical. Le jet de lumière perça le plafond de la bibliothèque, explosant les tuiles et la charpente en bois dans un fracas assourdissant.

Cette colonne brillante transperça les nuages de l'orage, montant vers les étoiles. Elle était si grande et si puissante qu'elle illumina le ciel comme en plein jour.

Puis, d'un seul coup, la lumière s'éteignit.

Le calme revint. Seule la pluie glaciale s'engouffrait désormais par le trou géant dans le toit. La bibliothèque n'était plus qu'un champ de ruines qui sentait la pierre brûlée.

Au milieu du cratère, Mathias rouvrit faiblement les yeux. Il avait du mal à respirer. À travers la fumée et la poussière, son regard chercha un repère. À quelques pas de lui, au milieu des morceaux de bois calcinés, gisait Faustine.

Le cœur de Mathias se serra, paralysé par la terreur. Il rampa douloureusement vers elle sur les dalles cassées. La robe blanche de son amie était recouverte de cendres, et elle saignait au front à cause d'un éclat de bois. Mais alors qu'il tendait une main tremblante vers elle, Faustine laissa échapper un petit gémissement de douleur. Sa poitrine se soulevait doucement. Elle était en vie, simplement évanouie et blessée par l'explosion.

Un sanglot de soulagement, mais surtout d'une immense culpabilité, bloqua la gorge de Mathias. Il venait de blesser la seule amie qu'il avait au monde. En sombrant à nouveau dans l'inconscience, une certitude douloureuse s'imposa à lui : son enfance tranquille venait de se terminer, et il était devenu un danger pour ceux qu'il aimait. Il ignorait encore que loin d'ici, dans un monde secret, des gens avaient vu son explosion de lumière, et que son destin venait de basculer à jamais.

Chapitre 3 : L'agent

L'odeur fut la première chose qui le ramena à la réalité. Ce n'était pas l'odeur habituelle de vieux papier et de cire froide qui flottait dans la grande bibliothèque. C'était un parfum beaucoup plus piquant, un mélange de plantes médicinales broyées, de camomille et de lavande, qui tentait de masquer une autre odeur, beaucoup plus inquiétante : celle de la pierre brûlée.

Mathias ouvrit les yeux avec une lenteur douloureuse. Une lumière pâle et grise filtrait à travers une petite fenêtre étroite. Le plafond au-dessus de lui était bas, fait de poutres de bois simples. Il lui fallut quelques secondes pour comprendre qu'il ne se trouvait pas dans sa petite chambre habituelle, mais dans l'infirmerie de l'abbaye de Sainte-Sève.

Sa tête tournait affreusement. Il avait l'impression qu'un marteau frappait l'intérieur de son crâne à chaque battement de son cœur. Il essaya de bouger le bras, mais ses muscles étaient lourds, vidés de toute leur force, comme s'il venait de courir pendant des jours sans s'arrêter. Sous lui, les draps de lin blanc étaient rêches mais propres.

Un léger bruit de chaise repoussée attira son attention.

À côté de son lit étroit, Frère Anselm était assis sur un simple tabouret de bois. Le vieux moine semblait avoir vieilli de dix ans en une seule nuit. Ses épaules, d'ordinaire si droites et fières lorsqu'il travaillait dans les jardins, étaient affaissées. Ses mains calleuses, celles qui avaient pris soin de Mathias depuis son premier jour, reposaient sur ses genoux, tremblant légèrement. Ses yeux étaient cernés de fatigue, mais en voyant Mathias ouvrir les paupières, une lueur d'immense soulagement balaya son visage épuisé.

— Tu es réveillé, murmura Frère Anselm, la voix brisée par l'émotion. Dieu merci, tu es réveillé.

Mathias voulut répondre, mais sa gorge était sèche comme du sable. Il déglutit difficilement avant de réussir à murmurer d'une voix rauque :

— Que... que s'est-il passé ?

Avant que le moine ne puisse répondre, le regard de Mathias glissa au-delà de l'épaule d'Anselm. Dans l'autre coin de la petite pièce, sur un second lit de camp, reposait une silhouette immobile. Oubliant la douleur de son corps, Mathias sentit son cœur se serrer violemment.

C'était Faustine.

La jeune fille était allongée sur le dos, les yeux fermés, la respiration lente et peu profonde. Son visage d'habitude si joyeux et plein de vie était d'une pâleur effrayante. Un large bandage blanc entourait son front, cachant la blessure qu'elle avait reçue. Son habit de jeune religieuse, autrefois d'un blanc pur, portait encore quelques légères traces grisâtres de cendres, dernier vestige du désastre de la nuit.

La mémoire revint à Mathias comme une gifle brutale. La vision cauchemardesque de la grotte rouge. L'homme enchaîné qui lui ressemblait tant. La vague de haine pure qui avait envahi son esprit. Et puis... la lumière. Cette explosion de lumière blanche, terrifiante et incontrôlable, qui avait jailli de son propre corps, détruisant tout sur son passage.

— Faustine... souffla Mathias, la voix étranglée par une culpabilité si grande qu'elle lui donnait la nausée. Est-ce que... est-ce que c'est moi qui ai fait ça ?

Frère Anselm baissa les yeux un instant, incapable de soutenir le regard paniqué du garçon. Il posa sa grande main chaude et rugueuse sur le bras de Mathias pour tenter de l'apaiser.

— Calme-toi, mon garçon. Ne fais pas d'efforts brusques, ton corps est épuisé. Faustine va bien. Elle est inconsciente, mais sa vie n'est pas en danger. C'est le choc qui l'a assommée, et un éclat de bois l'a blessée au front. J'ai nettoyé la plaie, elle guérira. Elle a juste besoin de beaucoup de repos.

— Mais la bibliothèque... insista Mathias, les larmes lui montant aux yeux. J'ai tout détruit, n'est-ce pas ? La lumière... elle est sortie de moi. Je n'ai rien pu contrôler. J'ai cru que j'allais mourir, Anselm. J'ai cru que j'allais tous vous tuer.

Le vieux moine soupira profondément. Le silence de l'infirmierie était lourd, chargé des secrets qu'ils ne pouvaient plus ignorer.

— Le toit de la bibliothèque n'existe plus, admit doucement Anselm. Une grande colonne de lumière a percé la charpente pour monter vers le ciel d'orage. Les autres frères sont terrifiés. Mère Iphigénie tente de les calmer, elle leur a dit que c'était la foudre, un caprice de la tempête. Mais ceux qui ont vu l'intérieur de la pièce savent que la foudre ne réduit pas les vieux livres en cendres de cette manière.

Mathias ferma les yeux, laissant une larme chaude couler sur sa joue. Il avait toujours su qu'il était différent. Il y avait cet anneau doré autour de son iris, cette drôle de sensation de chaleur dans sa poitrine lorsqu'il était en colère ou triste. Mais jamais, au grand jamais, il n'aurait imaginé abriter une telle force de destruction en lui. Il repensa à Faustine, sa seule véritable amie, projetée contre les étagères comme une simple poupée de chiffon par sa faute.

— Je suis un monstre, chuchota-t-il, le visage caché dans ses mains tremblantes. Qu'est-ce que je suis, Anselm ? Dites-le-moi. Suis-je possédé ? Est-ce que c'est le diable qui m'a donné ces yeux ?

— Ne dis jamais ça ! le coupa Anselm avec une fermeté soudaine qui fit sursauter Mathias.

Le moine se pencha, son visage tout près de celui de Mathias. Ses yeux bruns plongeaient dans les yeux bleus et dorés du jeune homme avec une certitude absolue.

— Tu m'écoutes bien, Mathias. Je t'ai trouvé il y a seize ans sur la mousse de la source. Je t'ai tenu dans mes bras. J'ai senti ta chaleur. Il n'y a pas une once de mal en toi. Ce qui s'est échappé de toi cette nuit... c'était terrifiant, oui, mais c'était pur. C'était une lumière si blanche, si intense. C'était une force que la nature a mise en toi. Tu n'es pas un monstre. Tu es juste un garçon qui porte un poids trop lourd pour ses seules épaules.

Mathias renifla, touché par la foi inébranlable de son père adoptif, mais la peur ne le quittait pas. Comment pouvait-il rester ici ? Comment pouvait-il marcher dans les jardins ou s'asseoir à côté de Faustine en sachant qu'à tout moment, cette force pouvait exploser à nouveau et la tuer pour de bon ?

Leur discussion fut brusquement interrompue par des bruits de pas précipités dans le couloir de pierre. La porte de l'infirmerie s'ouvrit à la volée. C'était Frère Louis, le cuisinier. Il était rouge et essoufflé, les yeux écarquillés par la panique.

— Anselm ! s'écria le gros moine en s'agrippant au cadre de la porte pour reprendre son souffle. Anselm, il faut que tu viennes voir. Il y a un homme dans la cour.

— Un homme ? répéta Anselm en fronçant les sourcils. La route est impraticable après la tempête d'hier, personne ne monte à l'abbaye d'habitude. Est-ce un villageois blessé ?

— Non, non ! balbutia Louis en secouant vigoureusement la tête. Pas un villageois. Il est arrivé dans une... une voiture. Mais une voiture noire, toute étrange. Et Anselm... elle n'a fait aucun bruit ! Pas un son de moteur, rien ! Elle a glissé sur les graviers comme un fantôme.

Mathias se redressa légèrement sur ses coudes, le cœur battant à tout rompre. Personne ne venait jamais à l'abbaye de Sainte-Sève. Encore moins dans une voiture silencieuse.

— Que veut cet homme ? demanda Anselm, se levant de son tabouret, son visage soudain fermé et protecteur.

— Il demande à parler au responsable, répondit Louis d'une voix tremblante. Il a dit qu'il venait suite à « l'événement énergétique » détecté cette nuit. Mère Iphigénie refuse de le voir. Elle s'est enfermée dans son bureau pour prier. Anselm, cet homme fait peur. Il est habillé comme un grand monsieur de la ville, mais ses yeux... ils fouillent partout.

Anselm échangea un regard lourd de sens avec Mathias. Le monde extérieur, ce monde si vaste et si terrifiant qu'ils avaient réussi à tenir à distance pendant seize ans, venait de frapper à leur porte. Sa lumière, cette immense colonne blanche qui avait déchiré le ciel, avait été vue. Il avait allumé un phare dans la nuit, et quelqu'un avait répondu.

— Dis-lui de venir ici, ordonna Anselm avec un calme impressionnant.

— Ici ? Dans l'infirmerie ? hésita Louis en regardant Mathias et Faustine.

— Oui. Va le chercher, Louis. Et ne dis rien aux autres frères.

Frère Louis hocha la tête, peu rassuré, et disparut dans le couloir. Le silence retomba dans la pièce, seulement troublé par la respiration régulière de Faustine. Anselm se tourna vers Mathias.

— Quoi qu'il arrive, n'aie pas peur, murmura le vieux moine en lui serrant la main. Je suis là.

Quelques minutes plus tard, des pas réguliers et discrets résonnèrent dans le couloir. Contrairement aux lourdes sandales des moines qui raclaient la pierre, ces pas étaient fluides, presque silencieux. La porte s'ouvrit doucement.

L'homme qui entra détonnait totalement avec le décor rustique et ancien de l'abbaye. Il avait une trentaine d'années, grand et mince, avec une posture droite et rigide qui rappelait celle d'un militaire très discipliné. Pourtant, il se déplaçait avec une souplesse et une discrétion étonnantes. Il portait un costume gris d'une coupe parfaite et un long manteau noir d'une élégance rare, le genre de vêtements que l'on voyait sur les hommes d'affaires dans les rues de Paris, pas dans les montagnes perdues d'Auvergne.

Ses cheveux d'un brun cendré étaient coupés très courts. Mais ce qui glaça le sang de Mathias, ce furent ses yeux. Ils étaient d'un bleu-gris couleur acier, d'une intensité perçante et d'une intelligence froide. L'homme ne les regarda pas directement en entrant. Son regard balaya rapidement la pièce, observant les murs de pierre, le lit de Faustine, le visage d'Anselm, et enfin Mathias, tout cela depuis le coin de l'œil, comme s'il analysait chaque détail à la recherche d'un danger caché.

À sa ceinture, attachée par une fine chaîne, une magnifique montre de poche en argent reflétait faiblement la lumière de la fenêtre.

L'inconnu s'arrêta à quelques pas du lit. Il ne semblait ni surpris, ni menaçant. Il dégageait une assurance totale, le calme de quelqu'un qui a l'habitude de gérer des crises majeures. Il esquissa un sourire poli, un sourire diplomatique qui n'atteignit pas vraiment ses yeux d'acier.

— Mon Révérend, commença l'homme d'une voix calme, posée et curieusement rassurante. Le silence de votre Abbaye est célèbre, mais cette nuit, il a été brisé par une résonance que la Surveillance du Voile n'a pu ignorer.

Anselm fit un pas en avant, se plaçant comme un bouclier entre l'inconnu et le lit de Mathias.

— Qui êtes-vous ? demanda le moine d'un ton ferme. Et que signifie ce langage incompréhensible ?

L'homme inclina légèrement la tête avec respect.

— Je m'appelle Elias Dubois. Je représente une communauté qui vit cachée, bien au-delà de ce que vos yeux ordinaires peuvent percevoir. Votre jeune homme n'est pas malade, il est ce que nous appelons un Né-Mage d'une puissance... sans précédent.

Mathias eut le souffle coupé. Un mage ? Le mot résonna dans sa tête, lourd et irréel. Il avait lu des choses sur la magie dans les vieux manuscrits, mais pour lui, ce n'étaient que des mythes, des métaphores sur l'alchimie de la vie. Entendre cet homme si sérieux prononcer ce mot avec autant de naturel fit basculer son monde tout entier.

Anselm, lui, ne semblait pas vraiment surpris. Il avait toujours su que Mathias portait un miracle en lui. Mais son visage se crispa de méfiance.

— Et vous... vous venez l'emmener, devina le vieux moine, la gorge nouée. Vous voulez l'enfermer.

Elias Dubois perdit un instant son sourire poli pour afficher une expression d'une sincérité grave. Il fit un pas de plus, ses yeux d'acier se fixant sur Anselm.

— Je viens lui offrir une chance de survie, déclara calmement l'agent. Cette force qu'il porte en lui, elle est instable. Sans encadrement, elle le consumera ou, pire, elle le fera repérer par des gens bien moins bienveillants que nous.

Elias tourna alors lentement la tête pour planter son regard directement dans celui de Mathias. Le jeune homme frissonna. Il avait l'impression que cet homme en costume gris pouvait lire directement dans son âme, qu'il voyait toutes ses peurs, toute sa culpabilité face à la blessure de Faustine.

— Mathias Valens, dit Elias d'une voix qui commandait le respect. J'ai vu le pouvoir que vous avez libéré. Il est terrifiant, mais magnifique.

Mathias baissa les yeux vers ses mains, qui serraient nerveusement les draps de lin.

— J'ai blessé mon amie, chuchota-t-il, la honte envahissant sa voix. J'ai détruit notre bibliothèque. Je n'ai rien de magnifique. Je suis un danger pour tout le monde ici. Si je reste... je pourrais la tuer la prochaine fois. Je ne sais pas comment arrêter ça.

— C'est exactement pour cela que je suis là, répondit Elias Dubois en s'approchant d'un pas supplémentaire. Nous avons l'unique lieu où il peut apprendre à maîtriser ce don : l'Académie Vortice. Nous ne vous forçons pas, Mathias. Mais l'alternative est de rester ici, dans la peur et l'ignorance, jusqu'à ce que ce pouvoir vous brise ou vous tue. Venez avec moi, et je vous promets que l'Académie vous donnera les outils pour le dompter.

Le silence s'étira. Mathias regarda Anselm, puis Faustine. La vérité frappait de plein fouet. S'il restait à Sainte-Sève, il vivrait dans la peur constante de la prochaine explosion.

Mathias prit une profonde inspiration. Son regard croisa celui d'Anselm, cherchant une dernière approbation. Le vieux moine, les larmes aux yeux, hocha très lentement la tête. Il comprenait. Il savait que l'oiseau était devenu trop grand pour la cage, et que s'il essayait de le retenir, l'oiseau finirait par brûler la cage entière.

— Je vais vous laisser un instant pour en discuter et faire vos adieux, déclara Elias Dubois, faisant preuve d'une grande politesse. Je vous attends dans la cour, près de ma voiture. Ne tardez pas trop. L'onde de choc de votre énergie va attirer d'autres regards très rapidement.

L'agent du Voile pivota sur ses talons et sortit de la pièce avec la même fluidité silencieuse, refermant délicatement la porte en bois derrière lui.

Dès que le cliquetis de la poignée résonna, Frère Anselm plongea la main dans la poche de sa robe. Il en sortit un petit paquet qu'il gardait dissimulé contre lui depuis la catastrophe, soigneusement enveloppé dans un linge clair.

Mathias écarquilla les yeux. C'était le même linge qu'il avait vu dans la bibliothèque, dans la cachette secrète du mur, quelques secondes avant que son monde n'explose.

Le vieux moine s'approcha du lit de Mathias et s'assit lourdement. Ses mains tremblaient terriblement lorsqu'il défit les nœuds du tissu. Il en sortit le petit livre à la couverture en cuir usé et craquelé.

Le cœur de Mathias bondit. C'était l'objet qui avait déclenché sa vision cauchemardesque.

— Anselm... qu'est-ce que c'est ? murmura Mathias, presque effrayé de toucher l'objet.

Frère Anselm posa délicatement le livre sur les genoux du jeune homme. Son regard était rempli d'une tristesse infinie et d'un amour paternel profond.

— Mathias, mon fils... il y a des choses qui n'ont pas encore été dites, commença le moine, la voix vibrante d'émotion, choisissant chaque mot avec un soin qui ne lui ressemblait pas. Mais je sais que tu es bon, je le sais depuis le premier jour. Ce livre, je l'ai trouvé le jour où je t'ai trouvé. Il était posé sur la mousse, juste à côté de toi, près de la source sacrée.

Mathias fixa la couverture de cuir, sans voix. Ce livre... il était à lui depuis le début. Il contenait son passé. Anselm le lui avait caché pendant seize ans. Pourquoi ? Lui qui avait toujours cru qu'entre eux, il n'y avait aucun secret.

— Il parle de la lumière que je vois en toi, continua Anselm en serrant les mains froides de Mathias. J'ai passé des années à essayer d'en percer les symboles, en cachette. Je n'en ai compris qu'une infime part — assez, pourtant, pour savoir qu'il valait mieux la taire. La seule chose que je peux te livrer sans danger, c'est son titre : "Codex de Sève". Le reste t'appartient, et tu le découvriras quand tu seras prêt. C'est le secret de ta naissance, Mathias.

Le vieux moine laissa couler une larme, qui vint se perdre dans les rides de ses joues mal rasées.

— L'agent Dubois a raison. Ils t'emmènent pour t'enseigner leur magie, mais ce livre est ton histoire. C'est ton héritage. Tu dois le prendre avec toi. Mais écoute-moi bien, mon garçon... Garde-le caché. Ne le montre qu'à ceux en qui tu as une confiance totale. Ce monde où tu vas entrer... il me semble bien sombre. Ne donne pas tes secrets à n'importe qui. Promets-le-moi.

— Je vous le promets, Père, répondit Mathias, la gorge nouée.

Il appela Anselm « Père » pour la première fois de sa vie. Le mot flotta dans l'air, lourd de sens, et le visage du vieux moine s'éclaira d'un sourire bouleversant à travers ses larmes. Mathias prit le petit manuscrit, ses doigts effleurant le cuir ancien. Dès qu'il le toucha, il sentit une très faible chaleur émaner des pages, comme si le livre reconnaissait enfin son véritable propriétaire. Il l'enveloppa à nouveau dans le tissu et le glissa dans la grande poche intérieure de sa robe de laine sombre.

Il était temps. Mathias repoussa les couvertures et se leva. Ses jambes tremblèrent un instant, mais il trouva la force de se redresser. Il n'avait presque rien à emporter. Ses sandales, une tunique de rechange, et le lourd secret battant contre sa poitrine. Il rassembla ses maigres affaires dans un petit sac de toile.

Alors qu'il s'apprêtait à quitter la pièce, un bruit faible, presque inaudible, le figea sur place.

— Tu pars ?

La voix était si faible, si fragile, qu'elle ressemblait au murmure d'une feuille morte. Mathias se retourna lentement.

Faustine était réveillée. Elle s'était redressée avec difficulté sur son lit, le visage tordu de douleur. Elle s'était levée et se tenait maintenant faiblement contre le cadre en bois de son lit, les doigts crispés sur le drap. Sous son bandage blanc, ses yeux bruns, d'ordinaire si rieurs, étaient remplis de larmes et d'incompréhension.

Mathias lâcha son sac. Il se précipita vers elle, s'arrêtant à un mètre de distance, terrifié à l'idée que sa simple proximité puisse lui faire du mal.

— Faustine... ne bouge pas, tu es blessée, supplia-t-il, la voix brisée. Je suis tellement désolé. Mon Dieu, Faustine, si tu savais à quel point je m'en veux... Je ne me pardonnerai jamais de t'avoir fait ça.

La jeune fille fit un petit pas tremblant vers lui.

— Tu as fait exploser la bibliothèque avec tes yeux dorés, murmura-t-elle, un très faible sourire triste se dessinant sur ses lèvres pâles. C'était effrayant. Mère Iphigénie ment mal. Ce n'était pas un orage. C'était toi.

— Oui, avoua Mathias en baissant la tête, les larmes coulant librement sur ses joues. C'était moi. C'est pour ça que je dois partir. Il y a un homme dehors. Il dit que je suis un mage. Il dit qu'il peut m'apprendre à contrôler cette force.

Faustine leva une main tremblante et, bravant la peur, la posa délicatement sur la joue de Mathias. Son toucher était chaud et réconfortant. Face à l'anneau doré flamboyant qui cernait l'iris de son ami, la jeune fille ne détourna pas le regard. Comme lorsqu'ils étaient enfants, elle lui offrit un regard rempli de douceur, sans aucune trace de peur.

— Tu n'es pas un monstre, Mathias, murmura-t-elle d'une voix faible mais ferme. Tu es mon ami.

Une larme roula sur la joue du jeune homme. Il n'osa pas s'approcher davantage, terrifié par la force qui dormait en lui.

— Je dois partir pour vous protéger, Faustine. Si je reste ici, je pourrais faire pire la prochaine fois. Je ne me pardonnerai jamais de t'avoir blessée. Jamais.

La jeune fille secoua doucement la tête, grimaçant un peu à cause du bandage blanc qui entourait son front.

— Tu ne l'as pas fait exprès, répondit-elle. Cet homme, dehors... il va t'apprendre à contrôler tout ça, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Mathias en serrant les poings, déterminé. Je te le promets.

— Alors, apprend vite, ajouta-t-elle avec un tout petit sourire fatigué. Et reviens-nous en un seul morceau.

Mathias lui rendit son sourire, le cœur lourd d'une tristesse immense. Il se recula lentement, attrapa son petit sac de toile, et jeta un tout dernier regard à son amie avant de s'arracher à la pièce.

Dans le couloir de pierre sombre, Frère Anselm l'attendait. Le vieux moine posa une main grande et protectrice sur l'épaule de Mathias, et ensemble, ils marchèrent en silence vers la sortie. L'air frais du petit matin frappa le visage du garçon dès qu'ils franchirent la lourde porte de bois. L'orage était passé, mais une forte odeur de pierre brûlée flottait encore dans la cour de l'abbaye.

Au milieu des graviers, l'agent Elias Dubois patientait. Avec son long manteau sombre de ville et sa posture droite, il détonnait complètement au milieu des murs rustiques de l'abbaye. Derrière lui stationnait son véhicule. À première vue, c'était une vieille berline noire tout à fait normale, discrète et élégante.

Elias ouvrit la portière arrière avec un geste fluide et diplomatique, fidèle à sa nature d'agent.

— Il est temps, Mathias Valens, dit-il d'une voix calme et mesurée.

Mathias se tourna une dernière fois vers Frère Anselm. Le vieux moine oublia ses bonnes manières et prit le garçon dans ses bras, le serrant fort contre sa robe de laine.

L'étreinte tremblante du vieil homme, plus éloquente que n'importe quel discours, valait toutes les mises en garde.

— Au revoir, Père, répondit Mathias, la gorge nouée par l'émotion.

Il se détacha de l'étreinte du vieil homme, essuya une dernière larme d'un revers de manche, et monta sur la banquette arrière de la voiture noire. Elias Dubois referma la portière avec douceur avant de s'installer au volant. Le silence à l'intérieur de l'habitacle était total. Sans un seul crissement de pneus, la voiture s'élança dans le petit matin, s'éloignant de la cour avec la légèreté d'une ombre.

Son enfance paisible venait de s'effacer pour toujours.